

Les Etats-Unis, le Mexique et le Japon

Du "Courier du Mexique": Dans les circonstances actuelles, alors que les relations existantes entre le Mexique et les Etats-Unis sont plutôt tendues, la réception enthousiaste dont vient d'être l'objet M. de la Barre à son arrivée au Japon, revêt une certaine importance, une importance, qui dépasse le cadre de la courtoisie diplomatique.

Celle qui recevront à Mexico, dans quelques jours, les marins du cuirassé japonais "Izumo", qui vient d'arriver à Mazatlan, n'en manquera pas non plus.

Les "Vive le Mexique!" qui ont accueilli l'ambassadeur mexicain à Tokio et les "Vive le Japon!" qui retentiront ici pour saluer les marins japonais, en disent plus long qu'un long discours. Ils ne sont pas favorables, en tous cas, à la politique de M. le Président Wilson, et sont peut-être gros de conséquence.

C'est là une des phases de la querelle que les Etats-Unis ou plutôt les trusts américains cherchent au Mexique.

A ce propos, un de nos confrères, le "Bulletin Financier", dit dans son numéro du 30 novembre que l'intervention armée des Etats-Unis au Mexique offrirait un grave péril, en dehors de la résistance que feraient à n'en pas douter les Mexicains; "c'est le péril japonais."

Il est évident, dit notre confrère, que si l'Amérique du Nord avait mobilisé ses troupes pour conquérir le Mexique, le gouvernement du Mikado aurait immédiatement profité de l'occasion pour vider avec les Yankees une querelle qui dure depuis bientôt sept ans et qui pèse toujours lourdement sur le cœur des Nippons.

On a prétendu qu'une alliance secrète était intervenue entre le Mexique et le Japon du temps de Porfirio Diaz. Cette information, sans avoir été confirmée, n'a jamais été absolument infirmée. L'avenir nous l'apprendra et c'est ce que les Etats-Unis voudraient ne pas savoir.

En 1907, au mois de janvier, on était informé en Europe que les escadres japonaises qui devaient visiter l'Amérique remettaient leur visite à une époque ultérieure. Les relations cordiales qui existaient entre les Etats-Unis et le Japon venaient brusquement de se refroidir pour plusieurs causes, dont la principale, banale à première vue, était celle-ci: Un petit Japonais s'était vu refuser la porte de l'école en Californie. Le 18 janvier de la même année, pour ce dernier motif, deux procès étaient intentés par le gouvernement japonais dans le but de voir appliquer strictement et équitablement les clauses du traité conclu entre l'Amérique et le Japon et dont la teneur établissait que les écoles publiques américaines étaient ouvertes aux enfants japonais.

Entre temps, 6,000 ou 7,000 Japonais, établis dans les Iles Hawaï, se groupaient en sociétés de tir et s'exerçaient chaque jour. Dès cet instant, une hostilité sourde et qui dure toujours s'élevait entre les Yankees et les Japonais. Dès le début de la guerre de Mandchourie, ces derniers montrèrent leur hostilité aux Américains. Alors que les correspondants des journaux anglais circulaient presque librement, que les officiers anglais voyaient et jugeaient tout, les correspondants de journaux américains

étaient tenus constamment éloignés du front de bataille; on les reléguait parmi les mercantis cosmopolites que toute armée en campagne traîne à sa suite. On interceptait leurs télégrammes, on visitait tous les papiers qu'ils recevaient ou qu'ils envoyaient, bref on les traitait en espions. Après la guerre, les Chinois firent cause commune avec les Japonais et boycottèrent les marchandises américaines. Le commerce américain perdit, de ce fait 500 millions en une seule année. Les importateurs japonais tirèrent parti de la crise. Ils s'établirent en Mandchourie, en Corée, évacuant les négociants américains; obtinrent, au détriment des Yankees forts des promesses antérieures, des concessions de réseaux ferrés en Chine ou en Corée. Ils surent si bien profiter des circonstances que les Américains les accusèrent de les avoir provoqués.

Ce n'est pas tout. Un autre incident se produisit peu après celui des phoqueries de l'île de Saint-Paul, placées sous la protection des Etats-Unis. Des contrebandiers japonais vinrent à Saint-Paul et se livrèrent à un hégatome de phoques à fourrure. Découverts par les gardiens américains, les Nippons eurent cinq tués et vingt prisonniers, transportés et jugés sur le territoire d'Alaska.

Comme l'écrivait, à cette époque, un auteur bien placé, vraisemblablement, pour connaître la question, la presse américaine était devenue anti-nippone après les boycottages de Chine; la presse nippone devint anti-américaine après l'exécution de Saint-Paul. Et l'auteur ajoute: "Les Américains n'avaient pas oublié le boycottage de Chine. Ils y répondirent en boycottant à leur tour ouvriers et commerçants japonais en Californie. Les "Trade Unions" de la région du Pacifique se mirent à la tête du mouvement. Les Japonais établis dans toute cette immense région se trouvèrent en butte aux insultes et aux vexations des Américains. Enfin, incident plus grave encore, l'Etat de Californie prétendit interdire aux enfants japonais l'accès des écoles. Il y avait dans cette mesure, outre l'humiliation la plus sanglante pour un peuple jeune et désireux de s'instruire, une violation évidente des traités passés entre l'Amérique et le Japon, et aux termes desquels il était dit que les sujets du Mikado seraient traités sur le même pied que les sujets des puissances européennes."

Devant cette situation, le gouvernement japonais invita d'abord, insista ensuite et exigea finalement sur un ton qui, tout en restant modéré, ne laissait pas de être menaçant. En janvier 1907, le président Roosevelt causa. Après de nombreuses conférences, il fut décidé que les écoles de l'Etat de Californie admettraient de nouveau les enfants des résidents japonais, mais que, par contre, les émigrants de même nationalité seraient soumis à certaines formalités avant de pénétrer sur le territoire de la libre Amérique.

Il est évident que les Japonais remportèrent, là, une victoire et que les Américains ont compris leur défaite. Ils l'ont acceptée parce qu'ils se sont souvenus du formidable effort que le Japon avait su faire contre la Russie. Ils l'ont acceptée parce qu'ils ont regardé alternativement ce petit pays silencieux et leur République immense. Ils l'ont acceptée parce qu'ils ont jeté un

coup d'œil sur les forces militaires comparées... La situation aujourd'hui est restée la même. Le Japon conserve ses vieilles rancunes à assouvir; il envisage la possibilité de prendre les Iles Philippines et les Iles Hawaï aux Etats-Unis. L'incident mexicain lui ouvrait la porte; de leur côté, les puissances européennes ont décidé de défendre elles-mêmes les intérêts de leurs nationaux.

Croyez-vous donc que Huerta ignore toutes ces circonstances? Que non.

Les Etats-Unis ont reculé de nouveau comme ils l'ont fait il y a six ans. Leur seul devoir actuel est de chercher par des moyens propres, s'ils en sont capables, à relever leur crédit prodigieusement atteint en Europe de netoyer les écuries d'Augias représentées par chacun des Etats, et enfin de parer à la grande crise industrielle qui les menace et qui ne tardera pas à se résoudre par d'effroyables catastrophes financières.

La condamnation de Phil A. Cooley

La Cour d'Appel des Etats-Unis, siégeant à Chicago, a refusé, hier, le sursis demandé par Phil Cooley, qui avait été condamné à sept ans de travaux forcés, avec 23 autres inculpés, pour avoir causé la destruction de la bâtisse du "Times" de Los Angeles, Cal., et la mort de plusieurs personnes dans ce désastre. Cooley était un mécanicien, demeurant à la Nouvelle-Orléans. Ses amis tâchent de réunir la somme de 60,000 dollars, afin de faire appel à la Cour Suprême des Etats-Unis.

Le Cardinal Gibbons herite d'une grosse fortune.

Baltimore, 6 janvier. — Le Cardinal Gibbons a été institué légataire de Mlle Eliza Andrews. Cette fortune est estimée entre 200 et 300,000 dollars. Le Cardinal a annoncé que cet argent serait consacré à des œuvres d'éducation religieuses.

La traite des blanches.

Le jury, dans le procès contre M. Stephen D. Pool, accusé devant la Cour de District des Etats-Unis de la traite des blanches, n'est pas mis d'accord, hier matin, et l'affaire a été renvoyée à une date ultérieure qui sera fixée par l'avocat de district.

Bal des Twelfth Night Revelers au French Opera

Les "Twelfth Night Revelers", réveillonneurs de la Douzième Nuit, une des sociétés du Carnaval, a ouvert la série des bals de la saison, hier soir, à l'Opéra. Mlle Eleanor Wilson, fille du Président des Etats-Unis, accompagnée de la nièce de M. Wilson, Mlle Helen Woodrow Bone, et des Mlle King, Lucy et Mary Smith et M. Branch M. King, a assisté au bal, et a été une des premières à être invitée par les masques pour la première danse, avec le Roi et les membres des "Twelfth Night Revelers." Elle portait une robe de satin charmeuse bleu pâle, bordée de dentelle argentée; et Mlle Bone avait une robe de satin blanc métallisé, bordée de dentelle.

Les tableaux étaient splendides, représentant en trois parties le roman d'Ibsen "Peer Gynt." Mlle Elizabeth Clark, une débutante de cet hiver, a tiré la féve d'or lui octroyant le droit d'être la reine du bal, et Mlle Byrd Walmsey, Elaine Donègre, Dorothy Jackson, et Gladys Eustis ont été favorisées en choisissant le morceau du gâteau magique, contenant les fèves d'argent, et elles ont été les demoiselles d'honneur.

Le programme de la Soirée de Gala

Voici la distribution des rôles du "Voyage en Chine," opéra comique en trois actes, qui sera donné le soir de la grande fête de gala de la Société Française du Quatorze Juillet, le 7 janvier, à 8 heures du soir:

Henry ..... MM. Coulon Maurice ..... Leroux Pompery ..... Bernard Aldor ..... Joubert Bonneteran ..... Le Temple Martial ..... Warrant Un Domestique ..... Toudie Manie ..... Mmes Mans Berthe ..... Ruiss Mme Pompery ..... Bayeux

Dans le courant de la représentation, il y aura un grand concert auquel prendront part les principaux artistes de la troupe et dont voici le programme:

Mlle Ruiss, dugazon, Red, White and Blue, et un air de valse espagnole. Mlle Daloia, falcon, l'arioso du Prophète. Mlle Brias, soprano dramatique, Grand air d'Hérodiade. Mlle Lavarenne, soprano, dans son répertoire. M. Mézy, La Marseillaise, le 14 Juillet.

L'orchestre jouera la Marche de Sambre et Meuse et le Star-Spangled Banner. Le ballet paraîtra dans une grande apothéose patriotique, "Les deux Nations".

Lisez ces annonces, profitez-en, et faites des annonces pour augmenter vos affaires

RESTAURANTS

LE PUBLIC EST INVITE A DANSER AU ORIGINAL FABACHER'S RESTAURANT

Chicago Restaurant Chinois

RESTAURANT DES VOYAGEURS

SOINS MEDICAUX

MME J. D. REYNOLDS, sage-femme diplômée.

MME J. HAYNES, Sage-femme.

MME B. DOUGLAS, sage-femme diplômée.

MME J. SCHRECK, sage-femme.

CHAMBRES GARNIES

A LOUER—De belles chambres garnies, 826 rue St. Louis.

A VENDRE

MOTIFS MORTUAIRES.

H. ZIEGLER, HORTICULTEUR.

FRED'S PHARMACIES

LOUIS J. HUBERT PHARMACIEN

ACME INDUSTRIAL LIFE INSURANCE AND SICK BENEFIT ASSOCIATION

Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

Les Etats-Unis, le Mexique et le Japon

Du "Courier du Mexique": Dans les circonstances actuelles, alors que les relations existantes entre le Mexique et les Etats-Unis sont plutôt tendues, la réception enthousiaste dont vient d'être l'objet M. de la Barre à son arrivée au Japon, revêt une certaine importance, une importance, qui dépasse le cadre de la courtoisie diplomatique.

Celle qui recevront à Mexico, dans quelques jours, les marins du cuirassé japonais "Izumo", qui vient d'arriver à Mazatlan, n'en manquera pas non plus.

Les "Vive le Mexique!" qui ont accueilli l'ambassadeur mexicain à Tokio et les "Vive le Japon!" qui retentiront ici pour saluer les marins japonais, en disent plus long qu'un long discours.

Il est évident, dit notre confrère, que si l'Amérique du Nord avait mobilisé ses troupes pour conquérir le Mexique, le gouvernement du Mikado aurait immédiatement profité de l'occasion pour vider avec les Yankees une querelle qui dure depuis bientôt sept ans et qui pèse toujours lourdement sur le cœur des Nippons.

On a prétendu qu'une alliance secrète était intervenue entre le Mexique et le Japon du temps de Porfirio Diaz. Cette information, sans avoir été confirmée, n'a jamais été absolument infirmée.

En 1907, au mois de janvier, on était informé en Europe que les escadres japonaises qui devaient visiter l'Amérique remettaient leur visite à une époque ultérieure. Les relations cordiales qui existaient entre les Etats-Unis et le Japon venaient brusquement de se refroidir pour plusieurs causes, dont la principale, banale à première vue, était celle-ci: Un petit Japonais s'était vu refuser la porte de l'école en Californie.

Devant cette situation, le gouvernement japonais invita d'abord, insista ensuite et exigea finalement sur un ton qui, tout en restant modéré, ne laissait pas de être menaçant.

Le 18 janvier de la même année, pour ce dernier motif, deux procès étaient intentés par le gouvernement japonais dans le but de voir appliquer strictement et équitablement les clauses du traité conclu entre l'Amérique et le Japon et dont la teneur établissait que les écoles publiques américaines étaient ouvertes aux enfants japonais.

Entre temps, 6,000 ou 7,000 Japonais, établis dans les Iles Hawaï, se groupaient en sociétés de tir et s'exerçaient chaque jour. Dès cet instant, une hostilité sourde et qui dure toujours s'élevait entre les Yankees et les Japonais.

Après la guerre de Mandchourie, ces derniers montrèrent leur hostilité aux Américains. Alors que les correspondants des journaux anglais circulaient presque librement, que les officiers anglais voyaient et jugeaient tout, les correspondants de journaux américains

étaient tenus constamment éloignés du front de bataille; on les reléguait parmi les mercantis cosmopolites que toute armée en campagne traîne à sa suite.

On interceptait leurs télégrammes, on visitait tous les papiers qu'ils recevaient ou qu'ils envoyaient, bref on les traitait en espions.

Après la guerre, les Chinois firent cause commune avec les Japonais et boycottèrent les marchandises américaines.

Le commerce américain perdit, de ce fait 500 millions en une seule année.

Lisez ces annonces, profitez-en, et faites des annonces pour augmenter vos affaires

RESTAURANTS

LE PUBLIC EST INVITE A DANSER AU ORIGINAL FABACHER'S RESTAURANT

Chicago Restaurant Chinois

RESTAURANT DES VOYAGEURS

SOINS MEDICAUX

MME J. D. REYNOLDS, sage-femme diplômée.

MME J. HAYNES, Sage-femme.

MME B. DOUGLAS, sage-femme diplômée.

MME J. SCHRECK, sage-femme.

CHAMBRES GARNIES

A LOUER—De belles chambres garnies, 826 rue St. Louis.

A VENDRE

MOTIFS MORTUAIRES.

H. ZIEGLER, HORTICULTEUR.

FRED'S PHARMACIES

LOUIS J. HUBERT PHARMACIEN

ACME INDUSTRIAL LIFE INSURANCE AND SICK BENEFIT ASSOCIATION

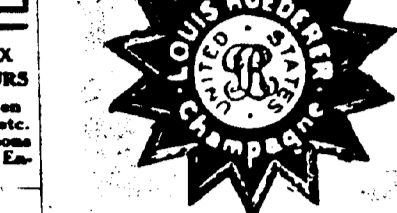
Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER, REIMS



PAUL GELPI & FILS AGENTS

Consulat de France 522 rue Bourbon

Les personnes dont les noms suivent sont priées de se présenter à la chancellerie:

- M. Arrebois, Naton Eugène. M. Barbier, Jean Alexandre. M. Barthe, Jean Pierre. M. Barroul, Julien. M. Beaume, Jean Pierre. M. Berkimans, James. M. Bejotte, Auguste. M. Bouland, André. M. Bouillon, Guillaume. M. Casamayouret, Jean Pierre. M. Canton, Martin. M. Calando, Victor. M. Chamboredon, Paul Martin. M. Crepel, Ambroise Joseph. M. Duffoure, Jean Pierre. M. Ducros, J. V. Philippe Honoré. M. Duranton, François. M. Eschde, Augustin. M. Faurie, Claude Auguste. M. Fort, Célestin François. M. Fortes, Jean Cyprien. M. Fortes, Jean. M. Gouyen, Cassou Joseph Isidore. M. Hoffmann, Léonard. M. Labourdette, Laurent. M. Maisonnewe, Louis Jean. M. Poutour, Jean Pierre Alexandre. M. Poey, Maurice.

E. CLAUDEL OPTICIEN

918 RUE DU CANAL

JULES LALERE, IMPORTATEUR

d'Espadrilles Françaises

BUREAU DE PLACEMENT

SYLVAIN VIDALAT

THOMAS M. JOHNSTON

CHAS. E. WERMUTH

DEMANDEZ UN TAXI ! COOKE

ciété de Saint-Romieu, sa présence ne fut l'objet d'aucun étonnement, tout le monde le sachant lié d'amitié avec la maîtresse de la maison.

Cela n'empêcha pas Mme Corberois de manifester une profonde surprise. Mme Corberois était une méchante petite vieille, prétentieuse et coquette, malgré son âge, qu'il avait connue autrefois chez sa mère et à qui celle-ci avait consacré sa porte après l'avoir appréciée à sa juste valeur.

En quoi elle avait eu parfaitement raison, car Mme Corberois possédait une langue de vipère, voyant le mal en toutes choses, le colportant partout, et l'inventant au besoin lorsqu'elle n'avait rien à se mettre sous la dent. Humiliée par la façon dont l'avait traitée la mère de Gaston, elle avait reporté sur cleu-ci, après la mort de la comtesse, toute sa rancune et son animosité.

Mais elle se gardait bien de l'attaquer en face, depuis qu'elle avait eu l'occasion de constater qu'il était prompt à la riposte et de faillir à lui retourner ses flèches après les avoir préalablement aiguës.

Cela ne l'empêchait pas, cependant, de se montrer parfois agressive, mais en ayant le soin d'envelopper son ironie mordante dans un compliment comme l'on enrobe une pilule amère dans du sucre cristallisé.

Aussi Gaston, qui la connaissait bien, était-il toujours sur ses gardes.

— Est-ce agréablement ?

— N'en doutez pas. Votre présence ici est un honneur dont je suis la première à apprécier tout le prix.

— Vous exagérez. Je crois plutôt, madame, que tout l'honneur est pour moi, répondit Gaston.

— Et comme il n'ignorait pas toutes les petites méchancetés qu'elle débitait sur son compte, il s'empressa d'ajouter avec un sourire à double entente: — Car je n'ai pas tous les jours le plaisir de me trouver en votre aimable compagnie.

— Parlez-vous sérieusement ? — N'en doutez pas. — Pourtant, si ce que l'on m'a dit est vrai... — Et que vous a-t-on dit, chère madame ? — Que vous vous mettiez parfois un peu de ma personne sous la dent.

— Non, mais vous représentez une génération qui ne ressemble en rien à la nôtre, sous laquelle il s'est passé bien des faits que l'histoire a omis de nous transmettre, une génération où la courtoisie et la longanimité étaient de règle et où les femmes, toujours portées à l'indulgence, ne médisaient jamais de leur prochain.

— Vous avez donc le droit de vous enorgueillir d'appartenir à une époque que vous représentez, du reste, fort dignement.

— Sur ces derniers mots, il s'inclina cérémonieusement devant Mme Corberois, qu'il laissa là, toute suffoquée.

A peine avait-il fait quelques pas qu'il se trouva en présence des demoiselles Dambard. Pauline et Hortense, celle-ci plus en beauté que jamais, étaient fort entourées par quelques-uns des jeunes gens qui figuraient parmi les invités.

Gaston s'approcha d'elles avec empressement, mais sans affectation, et les salua comme un salut des personnes qu'on connaît et pour lesquelles l'on éprouve une réelle amitié.

— Un de ces jours. — C'est vague. — Eh bien! après-demain.

Hortense eut un léger mouvement des paupières qui signifiait "j'y compte" parce qu'au même moment, Pauline se rapprochait d'elle.

— Je commençais à ne plus compter sur vous, lui dit-elle. — Excusez-moi, lui répondit Gaston, mais j'ai été retenu plus longtemps que je ne pensais, et c'est la cause de mon retard.

— Vous êtes tout excusé, puisque vous voilà. Et lui désignant les deux personnes avec lesquelles elle causait en ce moment: — Permettez-moi, monsieur Brochard, et vous, mademoiselle Juliette, de vous présenter M. le comte de Cerny que j'ai connu tout enfant, et pour qui j'éprouve la plus vive affection.

Gaston après s'être incliné avec toute l'aisance de l'homme du monde, détailla d'un coup d'œil le père et la fille, et parut satisfait de cet examen.

— Un de ces jours. — C'est vague. — Eh bien! après-demain.

Hortense eut un léger mouvement des paupières qui signifiait "j'y compte" parce qu'au même moment, Pauline se rapprochait d'elle.

— Je commençais à ne plus compter sur vous, lui dit-elle. — Excusez-moi, lui répondit Gaston, mais j'ai été retenu plus longtemps que je ne pensais, et c'est la cause de mon retard.

— Vous êtes tout excusé, puisque vous voilà. Et lui désignant les deux personnes avec lesquelles elle causait en ce moment: — Permettez-moi, monsieur Brochard, et vous, mademoiselle Juliette, de vous présenter M. le comte de Cerny que j'ai connu tout enfant, et pour qui j'éprouve la plus vive affection.

Gaston après s'être incliné avec toute l'aisance de l'homme du monde, détailla d'un coup d'œil le père et la fille, et parut satisfait de cet examen.

— Un de ces jours. — C'est vague. — Eh bien! après-demain.

Hortense eut un léger mouvement des paupières qui signifiait "j'y compte" parce qu'au même moment, Pauline se rapprochait d'elle.

— Je commençais à ne plus compter sur vous, lui dit-elle. — Excusez-moi, lui répondit Gaston, mais j'ai été retenu plus longtemps que je ne pensais, et c'est la cause de mon retard.

— Vous êtes tout excusé, puisque vous voilà. Et lui désignant les deux personnes avec lesquelles elle causait en ce moment: — Permettez-moi, monsieur Brochard, et vous, mademoiselle Juliette, de vous présenter M. le comte de Cerny que j'ai connu tout enfant, et pour qui j'éprouve la plus vive affection.

Gaston après s'être incliné avec toute l'aisance de l'homme du monde, détailla d'un coup d'œil le père et la fille, et parut satisfait de cet examen.

— Un de ces jours. — C'est vague. — Eh bien! après-demain.

Hortense eut un léger mouvement des paupières qui signifiait "j'y compte" parce qu'au même moment, Pauline se rapprochait d'elle.

— Je commençais à ne plus compter sur vous, lui dit-elle. — Excusez-moi, lui répondit Gaston, mais j'ai été retenu plus longtemps que je ne pensais, et c'est la cause de mon retard.

— Vous êtes tout excusé, puisque vous voilà. Et lui désignant les deux personnes avec lesquelles elle causait en ce moment: — Permettez-moi, monsieur Brochard, et vous, mademoiselle Juliette, de vous présenter M. le comte de Cerny que j'ai connu tout enfant, et pour qui j'éprouve la plus vive affection.

Gaston après s'être incliné avec toute l'aisance de l'homme du monde, détailla d'un coup d'œil le père et la fille, et parut satisfait de cet examen.